

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

152

onzième année

décembre 1964

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 50 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1943. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1964 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1964. N° 389 — Imprimé en France

ARCADIE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

ONZIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1964

SOMMAIRE

Regards sur trois homosexuels mariés. Paul Verlaine, par ROBERT AMAR	549
Essai de méthodologie pour l'étude des aspects homo- sexuels de l'histoire (suite), par MARC DANIEL.	559
Le combat d' <i>Arcadie</i>	566
Une charité, par ROBERT DOL	571
L'autre rive de l'Atlantique	578
Nocturne du bois Guibert, poème de ALBERT GINET.	548
LIVRES :	
Un chant d'amour, de Frédéric PROKOSCH	591
CINÉMA :	
Haute infidélité	593

NOCTURNE DU BOIS GUIBERT

*Plus qu'une lueur plus qu'une ligne pure
Où la plaine cesse à l'endroit du couchant
L'arbre s'abandonne aux étoiles naissantes
Et comme la brise interrompt ses murmures.*

*En mon cœur j'entends battre un amour secret
Jamais dans le jour jamais ne le dirai.*

*Qu'il est loin déjà l'été de la rencontre
La jeunesse exulte a le temps éternel
Les mots prononcés semblaient sans horizon
Mais nous avons su les unir au poème.*

*Laisse-moi rêver sur ton corps si parfait
Pour cela sûrement Dieu l'aura créé.*

ALBERT GINET.

REGARDS SUR TROIS HOMOSEXUELS MARIÉS

II. — PAUL VERLAINE.

par ROBERT AMAR.

Au terme d'une étude *Homosexualité et Mariage* (Arcadie, n° 94) je concluai, après une longue enquête et avec une expérience personnelle, que les conflits bi-sexuels sont incompatibles avec tout ce qu'implique la vie d'un homme ou d'une femme mariés.

J'annonçai mon intention, pour illustrer ce jugement, de me pencher sur le destin de trois hommes que nous connaissons bien, grâce à leur célébrité et à la facilité qu'ils ont mise à se raconter.

Après Oscar Wilde (Arcadie, N° 100, 102, 103) voici Paul Verlaine, en attendant, avec André Gide, le dernier volet du triptyque.

*
**

Un enfant très désiré (et qui fut trop gâté par la suite) par une mère de 32 ans — artésienne — et un père, capitaine, de 45 ans — ardennais — déçus par trois grossesses malheureuses, dont les fruits s'alignaient dans des bocaux d'esprit-de-vin rangés sur l'étagère d'une armoire, ce fut celui qui naquit à Metz le 30 mars 1844 et déclaré à l'état civil sous le nom de Paul Verlaine.

Avec son teint pâle, son front bombé, ses yeux bleus enfoncés dans les orbites, un nez court, des pommettes saillantes, on aurait dit une petite tête de mort.

Il grandit. A 7 ans, sur l'Esplanade, il s'éprend d'une demoiselle de son âge mais l'idylle est interrompue car il est envoyé à Paris, à l'institution Landry, rue Chaptal, où, pendant 9 ans, il va porter la tunique et le képi du pensionnaire.

Là, dans les salles aux pupitres noirs, à l'odeur pédestre

et encore autrement, il poursuit le cycle des études, dans une bonne moyenne, qui le mèneront au baccalauréat.

La sensualité l'envahit entre 12 et 13 ans; il se sent attiré par des camarades plus jeunes. « *Mes chutes se bornèrent à des enfantillages sensuels* oui, mais sans rien d'absolument vilain, en un mot à de jeunes garçonneries partagées au lieu de rester... solitaires! » encore que pour Lucien Viotti au corps d'éphèbe nous n'en soyons pas bien sûrs.

A 18 ans, les contacts furtifs du dortoir ou la cour de récréation ne lui suffissent plus et, un soir de mai, une pièce de dix francs en poche, il va s'engouffrer « *dans un salon rouge et or, garni de poufs et de canapés où des personnes médiocrement vêtues attendaient graves et patientes* ».

Sa laideur n'inspirait aux femmes que répulsion ou peur; à cause d'elles, il n'eut pas sa part de joie et de sérénité.

« *Elles ne m'ont pas trouvé beau* ». On sait quelles conséquences — homosexualité comprise — peuvent avoir sur un adolescent les échecs et les désillusions de cet ordre. Il n'eut pas de maîtresses et dut se contenter de fréquenter des établissements hospitaliers à tarifs réduits qui ne lui laissaient que du dégoût — côté femmes — tandis que des possibilités sans vénalité se trouvaient — côté hommes.

On a remarqué, les notions d'esthétique étant subjectives, qu'aujourd'hui il n'eût point paru si affreux qu'à ses contemporains, qu'on aurait parlé de « présence », qu'il eût pu courir sa chance au cinéma et faire fureur dans les cafés existentialistes.

Il rêve d'une femme qui l'aime et le comprenne — l'amour auquel il aspire est un amour câlin et réchauffant — et jamais étonnée des pires faiblesses du caractère, des pires exigences de la chair, une amie maternelle. En attendant de la trouver, il court les cabarets et les brasseries où il contracte la fureur de boire : « prendre une cuite » est, pour lui, le terme consacré. Déjà, il connaîtra les phases successives de l'alcool qui jalonnent toute son existence : l'excitation expansive, le morne silence, la colère et la rage homicide. La médecine actuelle tend à démontrer que l'alcoolique est, avant tout, un traqué, un insatisfait qui cherche à fuir, dans la boisson, son anxiété et sa frustration; les siennes c'est de n'être pas aimé.

En 1864, il entre comme expéditionnaire à la mairie du 9^e arrondissement, puis à l'Hôtel de Ville. A vrai dire, plus qu'en son bureau — où un haut de forme accroché à sa patère couvre ses absences en cas de visite du sous-chef —

on le rencontre rue de Rivoli, au café du Gaz, où l'on boit, où l'on cause, où l'on rêve, dans le cours de la journée et, spécialement à 5 heures, l'heure verte, celle de l'absinthe.

Sa famille pense qu'il n'y a que le mariage pour guérir l'ivrogne, le colérique, le brutal, le débauché qu'il est.

C'est alors que le destin mit en présence Paul et une enfant de 14 ans, Mathilde Mauté, toute gracieuse avec ses cheveux bouclés, en sa robe de mousseline blanche ornée d'une ceinture rose.

Elle trouva le garçon laid, mal habillé, l'air pauvre, mais cette première impression ne devait pas durer car son frère à elle l'assura qu'il était très doux, très bon pour sa mère veuve, qu'il était très intelligent et que son talent le ferait certainement devenir célèbre un jour. Elle lut les *Poèmes Saturniens* et les *Fêtes Galantes* qui la charmèrent; elle fut flattée et touchée d'avoir inspiré un si rapide amour.

Paul, après la première entrevue, fit savoir qu'il était épris, s'enquérant si une demande en mariage ne serait pas repoussée. Le père déclara que c'était folie que de prendre un engagement à l'âge qu'avait sa fille et qu'il fallait attendre. Force fut au jeune homme de vivre d'espoir et de chanter ses sentiments dans *La bonne chanson* :

*Toute grâce et toutes nuances
Dans l'éclat doux de ses seize ans,
Elle a la candeur des enfances
Et les manèges innocents.*

Son exaltation durant l'attente le maintient en état de grâce et fait perdre au café sa clientèle assidue. Enfin, à partir de la demande officielle, en juin 1869 et jusqu'au mariage, célébré le 11 août 1870, ce furent quatorze mois de douces fiançailles. Paul fut autorisé à venir tous les soirs faire sa cour, cependant que son futur beau-père espérait que quelque événement les ferait rompre car il le trouvait ombrageux et craignait que sa fille ne fût pas heureuse (de fait il y eut trois autres demandes en mariage qui n'eurent pas de suite).

Mathilde s'attachait à lui de plus en plus et réussit à fléchir son père. Mais vu la modeste situation du fiancé (une place de 3 000 F par an à l'Hôtel de Ville et un capital de 20 000 F hérité d'une tante) celui-ci déclara que, si le mariage se réalisait, il ne donnerait pas de capital mais une rente équivalant aux revenus du mari.

Ensemble, ils vont — comme tous les fiancés — à la recherche d'un appartement; ils le trouvent au coin du quai

de la Tournelle et de la rue du Cardinal Lemoine, les pièces donnant sur un grand balcon d'où l'on découvrait tout Paris, c'est là qu'il passeront une lune de miel sans nuages.

Le mariage, à la mairie du 18^e arrondissement et à l'église Notre-Dame de Clignancourt, fixé au 29 juin 1870, dut être reculé jusqu'au 11 août, pour permettre à l'épousée de se guérir d'une petite vérole.

A la sacristie, Louise Michel, la vierge rouge, son ancienne institutrice, leur glissa dans la main une épître en vers.

Le service à l'Hôtel de Ville était bien doux puisque nous voyons le mari arriver à 10 heures, devenir libre de midi à deux heures et rentrer chez lui à quatre heures « Oh ! ces gentils petits déjeuners, quand j'y pense, quels moments joyeux ! Ils ressemblaient à des dinettes avec la vaisselle neuve, l'argenterie brillante, le linge blanc brodé à notre chiffre. Après le déjeuner, nous prenions le café sur le balcon, avec ce beau panorama sous les yeux ; puis on envoyait la petite bonne chercher du tabac ou autre chose pour pouvoir s'embrasser à l'aise.

« Comme c'était l'été, nous nous promenions souvent le soir en voiture découverte. En rentrant, autre jeu. J'étais à cette époque d'une extraordinaire souplesse ; je pouvais me plier en cercle à la façon de l'homme serpent, la pointe de mes pieds allant rejoindre ma tête en arrière. Je m'étendais sur le tapis à plat ventre et j'enlevais avec mes pieds le ruban de mes cheveux et les épingles qui le retenaient, puis, prenant dans mes doigts de pieds nus le démêloir, je le passais dans mes cheveux à la grande joie de Paul, ravi de ces tours de saltimbanques. »

Vint la guerre, malgré le siège, la famine, le froid, l'hiver de 1870 se passe assez bien. Le jeune marié fait un service fort léger de garde-mobile et ce n'est qu'épisodiquement qu'on le verra, un fusil à la main, aux environs de la Capitale.

On s'invite entre amis à dîner, sans façon, chacun apportant sa ration de pain et un peu de provisions, harengs saurs, pâtés de rat, ou morceaux des animaux du Jardin des Plantes qu'on débitait dans l'impossibilité de les nourrir.

Le 4 septembre, Paul rentra joyeux et annonça que la République était proclamée, on s'embrassait dans les rues, on chantait la *Marseillaise* en se rendant place de l'hôtel de Ville pour acclamer le nouveau gouvernement et applaudir Rochefort.

Pour le jeune ménage, sur ce tableau patriotique, une page va se tourner.

Les trois coups qui font se lever le rideau sur le drame, c'est le facteur qui les frappe en apportant à Verlaine, le 30 août 1871, une lettre de Charleville. Elle était d'un inconnu se déclarant admirateur enthousiaste de son œuvre. Il lui confiait son idéal, ses rages, son ennui, tout ce qu'il était, poète lui aussi. C'était signé : Arthur Rimbaud. Une seconde lettre demandait qu'on lui procure les moyens de venir à Paris, étant sans ressources et sans relations, à dix-sept ans. « Ma mère est veuve, et ne me donne que dix centimes tous les dimanches pour payer ma chaise à l'église. » Et l'autre de répondre aussitôt : « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend. »

Sur une déception conjugale déjà éprouvée et en pleine médiocrité quotidienne, une fenêtre vient de s'ouvrir, on songe à cette émotion inséparable de la rencontre de tout homme que nous trouvons sur notre chemin, dont le philosophe Louis Lavelle a bien analysé la nature. « C'est une émotion pleine d'ambiguïté, mêlée de crainte et d'espérance... Nous annonce-t-il la paix ou la guerre ? Va-t-il envahir l'espace où nous agissons, resserrer les limites de notre existence et nous chasser, pour s'y établir, dans l'étroit domaine que nous occupons ? Vient-il au contraire élargir notre horizon, prolonger notre propre vie, accroître nos forces, seconder nos désirs, créer avec nous cette communication spirituelle qui nous arrache à notre solitude, introduire, dans le dialogue que nous poursuivons avec nous-même, un interlocuteur véritable qui n'est plus l'écho de notre propre voix et nous faire entendre, enfin, une révélation nouvelle et inattendue ? »

Nous n'allons pas tarder à le savoir.

« Au triple point de vue sexuel, social et littéraire cette rencontre fut un événement fondamental pour tous les deux. Il est rare de trouver, dans une histoire vécue, une telle équivalence dans l'importance d'une expérience réciproque, surtout entre deux êtres aussi différents... Il est rare de constater une influence mutuelle allant jusqu'à l'identification à certains moments », ainsi que le constate Françoise d'Eaubonne.

Verlaine va chercher le gamin à la gare de l'Est, mais il

le manque, c'est chez la mère Mauté, au 14 de la rue Nicolet, qu'il le trouve installé comme chez lui, devant deux femmes effarées par sa tenue. Arrivé sans aucun bagage, « grand et solide garçon à la figure rougeaude, un paysan. Il avait l'aspect d'un jeune potache qui avait grandi trop vite car son pantalon écourté laissait voir des chaussettes de coton bleu... Les cheveux hirsutes, une cravate en corde, une mise négligée », note Mathilde.

Au moral, un timide, un orgueilleux prenant sa revanche dans le mépris et l'insolence.

C'est la première fois qu'ils seront face à face, tels que Fantin-Latour les représentera quelques mois plus tard dans la toile « Coin de Table », aujourd'hui au Louvre.

L'arrivée du jeune homme ne fera qu'aggraver la mésentente des époux. Nous lisons dans les souvenirs de Mme Verlaine : « Le lendemain et les jours suivants mon mari l'emmenait après le déjeuner et, souvent, il ne rentrait pas pour dîner. Paul le présentait à ses amis : on le traitait de génie naissant.

« Quelques méfaits vinrent jeter un froid sur notre bonne opinion, il emporta un Christ ancien en ivoire, il cassa exprès quelques objets auxquels je tenais. »

La vie en commun n'était plus possible. Rimbaud partit occuper une chambre louée par ses nouvelles relations et, conséquence prévisible, l'époux était de moins en moins à la maison.

La satiété éprouvée à l'égard de Mathilde, enceinte de huit mois, l'abstinence recommandée, bien avant, par le médecin, favorisent d'autant le retour à un comportement moins orthodoxe.

La communion dans la poésie et dans l'alcool aident au rapprochement charnel, à l'excitant plaisir de commettre la pire chose dans un mélange contradictoire de scandale et de secret.

« Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux

Seuls représentions le soi-disant hideux

Vice d'être pour homme... »

Le gamin était prêt à accueillir le désir de son ami puisqu'il se fait « voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », et qu'il a choisi de pécher pour être méprisé et par ce mépris devenir plus seul et protéger la secrète élaboration de son alchimie intérieure. *L'époux infernal et la vierge folle* s'étaient trouvés. Le bonheur conjugal, lui, n'était plus qu'un souvenir.

A huit jours de l'accouchement de leur fils Georges — 30 octobre 1871 — le père tire sa femme du lit et la jette sur le plancher après une discussion à propos de Rimbaud. Bien des scènes analogues allaient suivre. Quatre jours après la naissance, il rentre ivre à deux heures du matin, l'air méchant et proférant des menaces. Sa tenue était négligée, il restait parfois une semaine sans changer de linge. Un jour sa femme fut surprise de voir marcher sur son oreiller des petites bêtes qu'elle voyait pour la première fois : c'était des poux; elle lui en fait part. Il se contente de rire et de déclarer qu'il aimait avoir ces insectes dans sa chevelure, afin de les jeter sur les prêtres qu'il rencontrait.

Écoutons ses doléances : « Les scènes étaient quotidiennes, il rentrait à deux et trois heures du matin complètement ivre..., parfois il me frappait. J'étais horriblement triste et désespérée. D'octobre à janvier ma vie a été menacée presque chaque jour. » Quant à l'enfant, elle nous dit que son père avait pour lui une indifférence absolue, ne l'embrassant, ne le regardant jamais. Un jour même, il avait trois mois, il le jeta brutalement contre le mur. C'en était trop. Le père Mauté emmène sa fille, avec le bébé et une nourrice, à Périgueux, pour lui procurer un repos physique et moral. Paul va habiter chez sa mère mais passe ses nuits chez l'ami, rue Campagne-Première. Il songe à sa femme pourtant, à sa grâce, à ses dix-huit ans et lui écrit des lettres affectueuses, la suppliant de revenir.

Elle ne demandait pas mieux car elle l'aimait encore et était attristée de vivre loin de lui; mais elle met comme condition le renvoi de Rimbaud, cause de ses malheurs, par sa mauvaise influence sur le caractère faible de son mari. Elle ne l'accusait pas d'un vice dont elle ignorait totalement l'existence, cela ne doit pas surprendre : elle était très candide et les mœurs dites anormales étaient, à cette époque, fort cachées, ce n'est qu'après la rupture définitive qu'on lui ouvrira les yeux, il y a de bonnes âmes pour cela.

Paul refuse. Alors le beau-père lance une demande en séparation pour coups, sévices et injures graves. A noter que le grief des mœurs ne fut pas évoqué publiquement à l'audience, pour éviter le scandale qui eût rejailli sur l'épouse et sur l'enfant. Cependant le dossier du procès de Bruxelles avait été envoyé en communication à l'avocat de Mathilde qui fit passer sous les yeux des juges du Tribunal Civil de la Seine certaine pièce horrible; il s'agit du rapport des docteurs qui procédèrent à l'examen corporel de Ver-

laine à la prison des Petits Carmes; ces constatations n'ont plus aujourd'hui aucune valeur probante du point de vue médico-légal.

Devant la demande en séparation, Paul se ravisa et annonça à sa femme que son ami partait.

Le foyer se reconstitua et pendant quelques temps, tout alla bien. Il avait trouvé une place à la compagnie d'assurances, le « Lloyd belge », fréquentait un bon camarade, le dessinateur Forain et ne se grisait plus.

Mais les mois passent et, en mai, Paul n'en peut plus et rappelle l'exilé à Paris. Il retombe sous sa domination, perdant toute retenue avec sa femme : lèvres fendues et bosses au front en témoignent.

Le 7 juillet, son ami lui ayant annoncé son départ — car il avait pris la capitale en dégoût — il monte avec lui dans le train de Lille, réalisant un vagabondage à deux, qui était dans leurs projets depuis longtemps.

*Le roman de vivre à deux hommes,
Mieux que non pas d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes
De sentiments forts et fidèles.*

Quelques jours après, une lettre arrive de Bruxelles : « Ma pauvre Mathilde, n'aie pas de chagrin, ne pleure pas, je fais un mauvais rêve, je reviendrai un jour. » Puis une seconde, dans laquelle il lui demande de lui envoyer du linge et divers papiers se trouvant dans les tiroirs de son bureau; il comptait rester quelques temps en Belgique pour faire un livre sur la Commune et les horreurs commises par l'Armée de Versailles, grâce à ses rapports avec des réfugiés communards.

L'épouse, en recherchant ces papiers, mit la main sur une correspondance entre Paul et son ami, qui lui montra à quel point elle avait été trompée. Il y avait une lettre, en particulier, dans laquelle il lui disait de patienter quelques jours et qu'aussitôt sa femme revenue, il l'attendait à Paris — dans le même temps que pour éviter la séparation — il annonçait à celle-ci que Rimbaud était parti et ne reviendrait plus.

Mathilde résolut de tenter un dernier effort pour arracher son mari à l'envoûtement de ce garçon détraqué et malfaisant et pour le reconquérir.

Le 21 juillet, accompagnée de sa mère, elle arrive dans la capitale belge où il l'attend. Fougue, volupté de la ren-

contre : ils se retrouvent avec ivresse et soulagement :

ô quels baisers, quels enlacements fous!

Mais ce délire devait être le dernier.

Il avait promis de partir avec elle le soir même. Il fut au rendez-vous mais, dans l'intervalle, il avait revu son ami.

Il monta, ivre, dans le compartiment et s'endormit jusqu'à la frontière. Là, tout le monde descend pour la visite de la douane et il disparaît. A sa femme qui l'aperçoit sur le quai tandis que le train allait partir et qui lui crie de monter vite, il lance : « Non, je reste! » Décision confirmée aussitôt par ce billet : « Misérable fée Carotte, Princesse Souris..., je rejoins Rimbaud s'il veut encore de moi après cette trahison que vous m'avez fait faire. »

Mathilde reçut plus tard d'autres lettres de Paul mais elle les mettait de côté sans les lire; dans l'une d'elles, il lui proposait d'aller vivre avec lui et son ami. Elle écrit : « Ma santé s'altéra. Le seul nom de Verlaine prononcé devant moi me faisait un mal affreux. Assurément j'étais détachée de lui mais j'ai souffert, malgré cela, de ma vie brisée, de mon ménage perdu. »

Mathilde, l'un des trois grands amours de la vie de Verlaine, était une enfant par l'âge — quatorze ans lors de leur première rencontre, seize à l'époque des fiançailles, dix-sept l'année du mariage, dix-neuf lors de la rupture — enfant par le caractère aussi.

Chez elle, il y a de la naïveté, de la vanité mais aussi de la gentillesse et du courage, jamais de la méchanceté.

Elle écrit ses *Mémoires* à cinquante-quatre ans, pour répondre au livre d'Edmond Lepelletier qui, à son avis, la représente fausement sous un jour défavorable.

Son mari ne lui reprochera que de n'avoir pas voulu lui pardonner (« de n'avoir pas eu toute patience »), de refuser de lui laisser voir son fils et de s'être remariée, rien d'autre, encore que son œuvre de *La Bonne chanson* à *Invectives* la montre tour à tour aimée et détestée, regrettée et insultée avec, dans une succession infernale, les louanges, la haine et les regrets.

La séparation de corps et de biens fut prononcée le 24 avril 1874 et transformée en divorce le 22 mai 1885. La dernière fois qu'elle signa du nom de Mathilde Verlaine, ce fut sur le registre mortuaire de Victor Hugo.

A la mort de son ex-belle-mère, elle fit saisir les valeurs laissées par la défunte, ce qui équivalait à dépouiller entiè-

rement le poète de son héritage — une vingtaine de mille francs — c'est-à-dire tout ce qu'il possédait.

Il est vrai que, depuis douze ans, il s'était toujours dérobé au paiement de la pension annuelle de 1 200 F qu'il avait été condamné à verser comme contribution aux frais d'éducation de leur fils.

Leur union, qui fit son malheur, fut l'unique intérêt de sa vie. Avant tout est médiocre; après, tout le redeviendra.

Le 30 octobre 1886 elle épousa, à la mairie du XVIII^e arrondissement de Paris, Bienvenu Delporte, entrepreneur belge de bâtiment, divorcé lui-même. Elle le fit, poussée par son père qui craignait que son ancien époux, pauvre et malade, ne cherche à se rapprocher d'elle, pour son malheur.

Ils quittèrent Paris, avec Georges, pour vivre tantôt en Algérie, tantôt en Belgique. C'est par un journal qu'elle apprit sa mort, émue de pitié et fondant en larmes.

De son nouveau mari elle eut deux enfants — décédés en 1918 et en 1928 — mais leur union fut dissoute par le divorce en 1905. Et c'est à Nice, le 13 novembre 1914, où elle tenait une pension de famille, qu'elle acheva une existence de soixante et un ans.

(à suivre)

ROBERT AMAR.

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

ESSAI DE MÉTHODOLOGIE POUR L'ÉTUDE DES ASPECTS HOMOSEXUELS DE L'HISTOIRE

par MARC DANIEL (1).

LE PROBLEME DES SOURCES.

Aussi sommes-nous obligés de préciser, pour chaque époque, dans quelle mesure nous pouvons avoir l'ambition de compléter le tableau. Tout, dans ce domaine, dépend des sources, c'est-à-dire de la documentation à notre disposition, et cette constatation, *de facto*, nous dicte la méthode que nous aurons à adopter.

Ces sources, du reste, varient en importance et en abondance non seulement en fonction du plus ou moins grand éloignement dans le temps, mais du plus ou moins grand rôle joué par l'homosexualité dans la société. En effet, de même qu'il a existé de « grands siècles » pour la pensée, pour la philosophie, pour l'art, il est indéniable que l'homosexualité a, elle aussi, connu ses « âges d'or », qui se sont traduits par une abondance toute particulière de sources historiques la concernant. Les v^e et vi^e siècles avant Jésus-Christ en Grèce ont été une de ces époques; la Renaissance italienne en a été une autre, et aussi l'Angleterre élisabéthaine; j'ai tenté de montrer, dans mes *Hommes du Grand siècle*, qu'il en a été de même (dans une moindre mesure toutefois) pour le siècle de Louis XIV. Pour toutes ces

(1) Voir *Arcadie* n° 131, Novembre 1964.

périodes, les chroniques, les mémoires, les recueils de correspondance, les œuvres littéraires, les textes religieux et philosophiques, et même les documents officiels, foisonnent de renseignements sur l'homosexualité. Il est donc parfaitement légitime que les historiens de l'homosexualité s'attachent particulièrement à ces époques, qui non seulement leur offrent des facilités exceptionnelles, mais qui constituent des « hauts-lieux » de leur sujet d'étude. Après tout, il serait absurde de prétendre que tous les siècles présentent, dans l'histoire de l'humanité, la même importance; il n'est pas de commune mesure entre, par exemple, le *x^e* siècle de notre ère, époque de barbarie généralisée en Occident, et le *xvi^e* siècle, époque d'expansion et d'essor dans tous les domaines. L'historien ne doit certes pas, pour autant, négliger totalement ces époques plus ingrates; il doit seulement leur consacrer un somme de recherches en relation avec leur importance dans le schéma général de l'évolution historique.

METHODOLOGIE POUR LA PREHISTOIRE.

Pour les périodes très anciennes, qui ne font pas partie à proprement parler du domaine de l'histoire, et que nous groupons sous le nom de « préhistoire », la caractéristique de la recherche est que nous ne disposons d'aucun renseignement écrit contemporain. *A priori*, il est donc vain de chercher à scruter ce que put être la vie homosexuelle dans les sociétés paléo-humaines des grandes forêts, des cavernes et des villages lacustres du quaternaire. Une seule chance, bien faible, nous est donnée de projeter un semblant de lumière sur ces lointains ancêtres : c'est de leur appliquer la méthode « analogique », c'est-à-dire de tracer des parallèles entre ce que nous connaissons d'eux avec certitude (leur outillage, par exemple, ou leur peintures rupestres) et les éléments correspondants des peuplades qui ont, de nos jours, gardé un niveau de vie comparable au leur, en Afrique, en Océanie, en Amérique du Sud. Il y a toutefois, lorsqu'on pratique cette méthode, un pas décisif à franchir, qui est de reconstituer l'inconnu d'après le connu, et d'admettre sans preuve que ces sociétés préhistoriques, parce qu'elles ont eu une civilisation matérielle du même ordre que celle de telle ou telle peuplade actuelle, ont connu une organisation religieuse et sociale identique. En règle générale, les historiens se refusent à agir ainsi, mais les

ethnologues ont moins de scrupules, et certains d'entre eux se sont livrés à des essais de reconstitution des sociétés préhistoriques fondés sur cette méthode. Pour ma part, je crois de telles constructions intellectuelles utiles en tant qu'« hypothèses de travail », à condition de ne pas perdre de vue qu'il ne s'agit que d'hypothèses. Ainsi, prétendre étudier un soi-disant « rite sodomitique » à l'époque néolithique, comme on l'a fait récemment, est plus que conjectural : c'est une véritable bouffonnerie, car cela ne repose que sur des analogies, des comparaisons, des à-peu-près, et c'est exactement le contraire de la véritable méthode scientifique, selon laquelle rien ne doit être accepté qui n'ait d'abord été démontré comme vrai.

METHODOLOGIE POUR LES EPOQUES DE HAUTE ANTIQUITE.

A partir du moment où l'humanité laisse des traces écrites de son existence, la méthode de recherche historique change du tout au tout. Cependant, pour les périodes très anciennes (Égypte, Mésopotamie, Chine antique, etc...), un obstacle majeur demeure : le manque de précision de notre connaissance des écritures et des langues. Je n'en citerai qu'un exemple : celui des « hiérodules » (pour employer, volontairement, un mot grec dépourvu de signification sexuelle) qui servaient dans certains temples d'Assyrie et de Babylonie dès le *iii^e* millénaire avant Jésus-Christ, et qu'on pense avoir été, au moins dans certains cas, des prostitués homosexuels sacrés comme le furent, de façon certaine, leurs successeurs aux temps hellénistiques, c'est-à-dire 2 000 ans plus tard. Le mot assyrien désignant ces personnages, que les spécialistes lisent « asinnu » ou « kulu'u », revient à plusieurs reprises dans les textes cunéiformes de Mésopotamie; mais rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne nous oblige à considérer ce mot comme synonyme de « prostitué homosexuel ». Aussi certains savants le traduisent-ils simplement par « servants des temples » ou « hiérodules », tandis que d'autres, par assimilation à la situation du *i^{er}* millénaire avant Jésus-Christ (qui, elle, ne fait pas de doute), le traduisent par « efféminés » ou « prostitués sacrés ». Pour décider lesquels ont raison, il faudrait que nous soyons assyriologues; et même si nous l'étions, le même genre de difficultés se poserait à nouveau à propos des Hittites, des Égyptiens, des Crétois (1), etc... Ce n'est pas une raison

pour désespérer et pour abandonner la partie; mais c'en est une pour nous inciter à la prudence et à la modestie dans la proclamation des résultats de nos recherches.

De même, dès l'aurore des temps historiques se pose le problème de savoir quel sens donner à certains textes où il est question d'amitié entre deux hommes — et je songe ici au célèbre mythe du héros Gilgamesh, que l'on cite souvent comme un des plus anciens exemples d'amour homosexuel. Or, à lire la traduction *verbatim* du texte assyrien, une telle interprétation n'apparaît pas comme indiscutable. Certes, l'amitié de Gilgamesh et du sauvage Eabani, un homme des bois converti à la vie civilisée par une prostituée, s'exprime en termes délicats : « Eabani, mon ami, mon petit frère », « mon ami qui connaît mon cœur », etc... Mais nous savons bien que le style oriental, même en ce lointain millénaire, a toujours affectionné l'hyperbole, et tout cela ne prouve pas que Gilgamesh et Eabani aient eu des relations sexuelles. D'un autre côté, cela ne prouve pas non plus le contraire, et tout compte fait l'aspect homosexuel de cette amitié n'est pas invraisemblable. En somme l'historien impartial ne peut rien affirmer, ni dans un sens ni dans l'autre : mieux vaut une certaine timidité, dans ce domaine, qu'un excès d'audace qui risqueraient de nous faire accuser de malhonnêteté.

Or cet exemple, tiré d'un des textes les plus anciens de l'histoire humaine, se retrouve pour toutes les époques, même les plus récentes (je songe, entre autres, à la correspondance entre H.-C. Andersen et son ami Edvard Colin, où certains décèlent des traces, indiscutables à leur avis, du caractère homosexuel de cette amitié, tandis que le professeur Hjalmar Helweg, qui a consacré une étude détaillée à la psychopathologie d'Andersen, refuse absolument de croire à cette homosexualité). Plus récemment, Jean Anouilh, dans *Becket*, a laissé entendre (discrètement) que l'amitié qui unissait l'archevêque Thomas Becket au roi Henri II d'Angleterre était de nature homosexuelle; or cette théorie ne repose absolument sur rien d'historique (voir *Arcadie*, n° de septembre 1960). Insistons particulièrement sur cet écueil de la recherche historique appliquée à l'homosexualité, car c'est celui où se brisent neuf fois sur dix les apprentis historiens, qui ont beaucoup plus, en commençant leurs études, l'intention de trouver

(1) Cf. *Nos ancêtres les Hittites?* dans *Arcadie*.

partout et à tout prix des traces d'homosexualité que celle de parvenir à des résultats impartiaux. Comme le dit le proverbe, « qui veut trop prouver ne prouve rien du tout ».

Une fois franchi le cap des périodes de haute antiquité, pour lesquelles les questions de méthode sont assez spéciales, et nécessitent une sérieuse formation, on entre dans le domaine classique des historiens, c'est-à-dire celui des époques pour lesquelles il existe une abondante documentation écrite plus ou moins aisément accessible. Et les problèmes que l'on a désormais à résoudre sont d'un ordre tout différent de ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent.

METHODOLOGIE POUR LES EPOQUES PLUS RECENTES.

En effet, le travail critique devra s'attacher avant tout à déterminer le degré d'authenticité et de crédibilité de chaque catégorie de documents, et ce travail nécessite, plus que tout autre, une parfaite honnêteté intellectuelle. La tendance instinctive de l'historien homosexuel, désireux de montrer toujours l'homosexualité sous son jour le plus favorable, sera d'accorder foi volontiers aux textes qui attribuent ces mœurs aux personnages historiques sympathiques, et au contraire de mettre en doute le témoignage de ceux qui dépeignent comme homosexuels des personnages antipathiques. Leur tendance sera également, lorsqu'il est prouvé de façon indubitable que tel ou tel personnage historique fut homosexuel, de le magnifier et de le glorifier, en minimisant ses défauts et les témoignages à charge contre lui. Toutes ces démarches intellectuelles sont, du point de vue scientifique, intolérables. Bien souvent, en contrepartie, l'historien non-homosexuel adoptera, consciemment ou non, un point de vue inversé! Je ne saurais mieux faire, pour me faire comprendre sur ce point délicat, que de citer quelques exemples précis.

LE CAS D'HENRI III.

Le roi de France Henri III (1575-1589) a presque unanimement « mauvaise presse » parmi les historiens. Officiellement considéré comme un homosexuel d'une scandaleuse débauche, on lui reproche en outre sa faiblesse politique, son manque de suite dans les idées, son absence de dignité, sa bigoterie outrée. Face à cette opinion courante, deux

sortes de tentatives de réhabilitation ont été faites. D'une part, certains historiens ont essayé de démontrer que l'homosexualité de Henri III n'était nullement prouvée, et qu'il y avait au contraire des raisons de penser que son inversion sexuelle était une invention de ses ennemis pour le discréditer; d'autre part, d'autres historiens, tout en admettant la véracité des témoignages relatifs à son homosexualité, se sont attachés à présenter son rôle politique et sa personnalité morale sous un jour nouveau, faisant de lui la victime des événements beaucoup plus qu'un « mauvais roi » à proprement parler.

Ce cas est, typiquement, l'un de ceux où seule une sévère étude critique des sources documentaires permet d'éviter les partis pris et les idées préconçues. Or, les textes anciens relatifs à Henri III sont nombreux, et souvent passionnés. Ce roi a en effet régné au plus fort des guerres de religion, et son attitude de modération, qualifiée par ses ennemis d'irrésolution et de faiblesse, lui a valu la haine aussi bien des extrémistes protestants que des ultra-catholiques groupés dans la « Ligue ». Par conséquent, presque tous les textes écrits par des Protestants (notamment l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné) et presque tous ceux écrits par des Ligueurs (les *Mémoires de la Ligue* de Simon Goulart, la *Vie et Faits notables de Henri de Valois* de Jean Boucher, les pamphlets satiriques ligueurs, etc...) présentent Henri III comme un monstre de débauche et de stupidité. Leur témoignage est automatiquement suspect en raison de leur hostilité passionnée.

Le cas des rapports (officiels ou confidentiels) des ambassadeurs et envoyés secrets de Mantoue, Venise, Florence, est plus complexe. L'Espagne étant alors en guerre contre la France, le témoignage de ces diplomates, très influencé par leur sympathie pour l'Espagne, manque de sérénité en ce qui concerne la personne du roi; mais leur qualité d'agents diplomatiques les a préservés des excès haineux des pamphlétaires politiques.

Par contre, lorsqu'un bourgeois de Paris comme Pierre de l'Estoile raconte dans son *Journal* les extravagances vestimentaires et les mascarades de Henri III, il n'y a pas de raison pour ne pas le croire, car il en a été le témoin visuel, et par ailleurs il n'était pas spécialement hostile au roi, auquel il resta fidèle au cours de la guerre civile.

Voilà donc bien des témoignages concordants sur la per-

sonnalité de Henri III, et provenant de sources bien variées : pamphlétaires protestants, pamphlétaires ultra-catholiques, diplomates, bourgeois royalistes. La description des travestissements scandaleux du roi (qui, en pleine guerre civile, traversait Paris vêtu en femme, avec des colliers de perles et un éventail) est la même dans tous ces textes, et les livres de comptes de la Cour ont gardé la trace des dépenses somptuaires en parfums, bijoux et colifichets pour la parure royale.

Si, par conséquent, Du Haillan, historiographe officiel du roi, payé par Henri III sur le budget de l'Etat, ne parle pas de ces extravagances, nous sommes parfaitement autorisés à penser que son témoignage manque de franchise et d'indépendance. Et si le duc de Nevers, dans son livre *La Prise d'Armes*, représente Henri III comme un héros sans reproche, il y a toutes les raisons de considérer cette œuvre comme un acte de courtoisie.

Quant au point de savoir exactement si Henri III fût inverti et eût des rapports sexuels avec ses amis, les célèbres « Mignons », il reste plus obscur. Son goût pour le travestissement féminin ne peut être sérieusement mis en doute, mais l'on peut être travesti sans être homosexuel. D'autre part, auprès de son lit de mort, son jeune ami Bellegarde s'accusa en pleurant des péchés commis avec lui, et cette confession choqua fort les assistants. Henri III avait eu des amours féminines dans sa jeunesse, mais dans son âge mûr il fut un misogyne acharné et ne vécut qu'entouré de jeunes athlètes, pour lesquels il dépensait des sommes fabuleuses.

Henri III de France apparaît donc comme un exemple d'un personnage, en somme peu sympathique (ne serait-ce que par son manque de dignité morale, si contraire à l'attitude discrète que nous souhaitons voir adopter par les homosexuels), mais dont l'homosexualité reste probable, quoique non absolument prouvée.

(A suivre.)

MARC DANIEL.

LE COMBAT D'ARCADIE

DE STOCKHOLM A ROME :

AGGIORNAMENTO

Sans discuter ici les vues audacieuses — et magnifiquement libérales! — du Dr Ullerstam, dont les *Minorités sexuelles* viennent d'avoir à Stockholm un foudroyant succès...

... sans rappeler quels films, tel le célèbre *Rocco et ses frères*, de Visconti, ne se voient intégralement qu'à Copenhague, où l'on ne pratique pas nos censures spéciales...

... sans reprendre non plus les idées très intéressantes du professeur Van Lennep, de l'Université d'Utrecht, qui, le 30 janvier, ici, à l'Institut Néerlandais, traita la question cruciale par excellence :

Qu'est-ce qu'être normal?

... sans rien rapporter de l'importante réunion qui a eu lieu fin novembre à Bruxelles...

... nous pouvons et nous devons tout de même exprimer notre satisfaction à la lecture de la *Revue française de psychanalyse* (n° 2 de mars-avril) lorsqu'elle écrit :

Le Dr Nacht insiste (au séminaire de perfectionnement) sur le fait que l'homosexualité s'inscrivait dans la destinée biologique de l'homme... Aussi transparait-elle tout au long de son développement psychologique... On ne peut donc pas classer l'homosexualité dans le cadre des névroses, des psychoses ou des perversions... (page 317).

Ainsi n'avons-nous pas à traiter l'homosexualité, mais la souffrance ou la peur qu'elle soulève. Nous n'avons pas à prétendre changer l'homosexuel... (page 327).

Il est donc évident que la vérité chemine — lentement mais sûrement — comme depuis Pasteur ont cheminé victorieusement ses fameux microbes (qu'il a eu tant de peine à faire admettre!), mais qui sont aujourd'hui à la base de

LE COMBAT D'ARCADIE

toute notre biologie, de toute notre médecine, de toute notre hygiène..., de toute notre vie..., et bientôt nous assureront une mort bien plus discrète que les bombes A ou H!

Mais parallèlement à ces victoires silencieuses de la science, il y a l'éducation de l'opinion qui, même à Paris, et même à Rome, en nos pays latins, poursuit son évolution libératrice par la littérature, par l'art, et surtout par le film, langue « véhiculaire » par excellence. L'« aggiornamento », ici aussi, est très sensible.

**

Des quatre situations, plus grinçantes que cocasses, que nous présente *Haute infidélité*, film italien, la première est certainement la moins extraordinaire, la moins « tirée par les cheveux », bref la plus naturelle — et elle nous concerne :

Un couple conjugal, en vacances à la mer, ne se divertit guère dans la ridicule petite pension où il séjourne.

Le mari, bel homme, suscite l'intérêt de plus en plus pressant, et même entreprenant, mais maladroît aussi, d'un jeune américain homosexuel, Ronald, au demeurant correct... qui, pour parvenir à capter l'attention de l'italien..., fait mine de faire la cour à la femme...

Chacun des deux époux, cependant, se trompe sur « l'objet » du désir américain : trouble certain chez Madame, agacement chez Monsieur. Malgré sa tenue correcte et sa discrétion, Ronald précise... sa position — sexuelle! — par quelques allusions au « Jocond » probable peint sur bois par Léonard de Vinci (théorie devenue aujourd'hui classique : voir *Arcadie*, n° 93, page 450), puis, un soir, n'y tenant plus, pousse l'affaire jusqu'à un geste... qui révèle au mari stupéfait de quoi il s'agit.

Situation aussitôt critique pour les trois personnages : et pourtant, sans ce « scandale » que le titre du sketch avait laissé prévoir. Le mal en effet n'est point si grand.

Le mari, étonné, mais somme toute compréhensif, a la sagesse de garder pour lui, sans en plaisanter avec d'autres — même pas avec sa femme — cet incident qui, un instant même, a semblé l'attrister.

Ronald est d'ailleurs touchant de sincérité et de gêne... et l'on sent bien que l'auteur a voulu que le public partage, à ce sujet, ses réactions raisonnables.

Jamais encore une telle épreuve n'avait été offerte aux spectateurs parisiens, dans ce climat d'intelligence, de charité et de dignité. Notre ami, M. Bellotti, n'avait pas eu le temps (n° 126, page 308) de nous expliquer le mérite de ce cinéaste (Franco Rossi).

Pierre Philippe (qui n'est nullement engagé sur le plan arcadien) a souligné dans *Cinéma 64* que c'était la première fois, à Paris, qu'était présenté à l'écran, avec *tact* et *vérité*, et sans aucune charge caricaturale, un adulte homosexuel.

*
**

Après les manœuvres plus ou moins habiles qu'inspire le désir, il y a les terribles travaux charnels — les « charnalités », comme écrivait feu Robert Kemp. Elles ont été suggérées, dans le camp des lesbiennes — de main de maître, c'est le cas de le dire sans ironie — par le plus grand peintre réaliste du XIX^e siècle, Courbet, il y a un siècle :

Face à *L'incendie*, ses deux grandes toiles des *Demoiselles des bords de la Seine* (1856) et des *Dormeuses* (1866) sont enfin exposées au Musée du Petit Palais des Champs-Élysées, « dans leur familiarité vivante » comme écrit pudiquement Henri Focillon. « Elles jonchent l'herbe et s'étaient l'une au-dessus de l'autre... dans l'horizontalité du repos », se risque-t-il à préciser. Après leurs exercices — en effet.

*
**

Mais si de la peinture on revient à la « picture » en mouvement, comme disent les Anglais, nous voyons deux grands ouvrages qui nous ont apporté bien mieux encore : la proclamation de l'amour homosexuel.

Avec *Becket*, d'Anouilh — Glenville, c'est le cri essentiel du roi Henry, au sommet du film, dans la scène grandiose de la plage : *C'est parce que je t'aimais, Thomas!*

Avec les *Amitiés*, de Peyrefitte — Delannoy, c'est, après la mort d'Alexandre, Georges de Sarre qui découvre la certitude de toute sa vie : *Notre amitié s'appelle l'amour.*

Face aux assassins de la cour d'Angleterre, face aux tortionnaires de l'Institution Saint-Claude, tous deux ont l'âme déchirée, mais élevée, transfigurée par l'amour, l'amour homosexuel. Le zèle des uns pour « sauver la royauté », le zèle des autres pour « sauver les âmes » n'ont abouti qu'à ces deux tragédies : deux cadavres, bien sûr, mais *surtout peut-être* : deux cœurs sincères et nobles, piétinés, humiliés, bafoués, deux vies éteintes, dont la richesse eût été irradiale, parce qu'elles avaient entrevu le bonheur...

*
**

Becket est à moi! avait imprudemment crié Henry, et il ajoutait pour son ami : « Je n'ai jamais rien fait sans te consulter. Personne ne s'en doutait. Et maintenant tout le monde le saura, voilà tout! »

Il affichait son rêve d'identification : il aurait voulu *être Thomas*, être « son petit Saxon ».

Oui, tu as toujours raison, répétaient, dans la serre et dans la cabane, les deux amis.

Quest-ce que cela fait? puisqu'on sera toujours ensemble! disait Alexandre, tout exultant de joie.

Et par-delà la mort, en effet, Georges fut, avec Alexandre, fut Alexandre, resta toujours Alexandre, qui vécut en lui, au moins comme l'inaccessible mirage.

« Nous vivrons ensemble, quoique séparés », purent en effet dire les deux désespérés de l'amour, dans un ultime défi au monde, murmuré dans le silence de leurs cathédrales.

*
**

Henry avait bien vu que Becket s'éloignait, et ce fut là sa torture, son égarement. Alors tout se précipita, sans qu'il l'ait voulu, vers l'assassinat. Drame très banal de l'abandon, de l'amour oublié.

Quant au Père Lauzon, ce qu'il écrasa sur le plancher de la cabane de son gros soulier noir si bien ciré, c'est moins une menace d'incendie, que la promesse d'un grand amour pur (ne lui déplaise!) vivifiant et anoblissant. Georges a vu ce jour là comment l'hypocrisie des hommes fabriquait de toute pièce la plus injuste dégradation morale.

« Maintenant, il me faut apprendre à être seul », constate le roi, qui a perdu Becket, mais qui ne cesse d'être à lui!

Et Georges de Sarre, les yeux levés vers les étoiles, cherche à se consoler : « Tu es le garçon que je suis, tu respirez en moi, tu n'es pas mort. » Peyrefitte ajoute : « Un hôte caché (désormais) ne le quitterait plus. »

*
**

Ainsi, comme l'avait souhaité Paul Valéry dans ses lettres d'or du théâtre de Chaillot, la magie de l'art littéraire et plastique, en ces deux occasions, a quelque peu « élevé l'âme publique » : il semble bien qu'une partie des spectateurs a été touchée et a su réfléchir.

La flagellation du roi Plantagenêt et la douleur du Prix d'excellence de Seconde — chacun devant leur ami mort — les ont un instant divertis de leurs nourritures intellectuelles courantes : records olympiques, hold-hups, racketts et accidents de voitures, coups d'état et bombardements.

Dans la jungle matérielle et morale où nous vivons, c'est autant de pris sur l'abrutissement et la bêtise.

*
**

Un public plus ouvert a pu cet automne entendre Max-Pol Fouchet signaler « la calamiteuse notion de péché » (à l'O.R.T.F.), ou lire le 8 octobre le fameux article de *Témoignage chrétien*, ou méditer (peut-être!) les études, qui nous concernaient, dans les *Planètes* et les *Janus*.

Une ventilation bienfaisante est en cours malgré quelques mesquineries ou tracasseries qui, paraît-il, relèvent encore du souci des « bonnes mœurs ». La libération sexuelle est « la grande aventure de notre époque », écrivait déjà l'an dernier, nous l'avons vu, un très sage — trop sage — universitaire médecin. Soyons plus large encore, et disons : une des grandes aventures de notre époque, car le monde se transforme si vite — et à tant de points de vue!

UNE CHARITÉ

par ROBERT DOL.

« Une seule chose compte, entre les humains, que ce soit avec les sens, sans les sens, en dehors ou à côté des sens, c'est l'Amour. Appelez-le Amitié, Entraide, Fraternité, Charité, Pitié même, peu importe, si c'est encore l'Amour! Mais la Charité, si elle n'est dictée par aucun sentiment, est très difficile à faire et c'est, au fond, un acte de satisfaction personnelle ».

Vincent avait écrit cette pensée qui avait traversé son esprit.

Il aimait à rester chez lui, le dimanche après-midi. Il rêvassait, il lisait, il écoutait des disques; parfois, il écrivait. Il ne traçait ces lignes que pour lui-même, pour préciser ce qui passait dans sa tête. C'était sa détente après une semaine absorbante.

Tout de suite, il se rendit compte qu'il avait émis une idée très évidente. Il allait déchirer la feuille, lorsque la sonnerie de l'entrée retentit.

Il n'attendait personne. A travers la porte, il demanda le nom du visiteur.

Une faible voix lui répondit :

— Alain.

Vincent, sur le moment, ne sut pas de qui il s'agissait.

— Alain qui?

— Alain, ami de Jean et Jacques Reillard.

Par le nom de ses amis, il se souvint de ce garçon, auquel il n'avait jamais attaché d'importance. Il l'avait souvent rencontré, au cours de soirées, se bornant à lui dire « bonsoir » d'un air détaché. Il le trouvait neutre, sans intérêt. Il n'avait pas éprouvé le désir d'entrer en relation avec lui, en aucune manière. Il le considérait comme faisant partie d'un « mobilier » amical, tant sa présence amorphe était régulière. Il n'avait jamais eu la curiosité de questionner ses amis à son sujet.

Il regretta d'avoir répondu. Tandis qu'il déverrouillait la porte, le qualificatif de « raseur » fut sur ses lèvres.

Alain apparut, étroit, vêtu de gris, le regard éteint derrière des lunettes légèrement fumées, les cheveux plats sans couleur précise, l'air triste, gauche, sans grâce, sans âge... la trentaine environ, ou pas encore?

D'une voix sans timbre, il s'excusa laconiquement :

— Je vous dérange, Monsieur...

Depuis longtemps, il avait été impressionné par le physique altier de cet homme, quinquagénaire somptueux, bien installé dans la vie, à la belle calvitie. Cette allure de chef, ces larges épaules dominatrices, ce regard un peu fixe qui donnait une apparence de dureté, tout cela pesait sur lui. Il fit un effort visible pour se dominer.

Il avait souvent remarqué, en l'observant à la dérobée, qu'une flamme douce passait parfois dans ce regard dur et était annonciatrice de bonté. C'était à cause de cette flamme perçue qu'il avait trouvé le courage de venir.

Dès l'entrée, il chercha cette flamme. Il ne la trouva pas. Au contraire, il fut toisé. Alors, il baissa les yeux.

— Evidemment, je ne m'attendais pas à votre visite, s'empressa de dire le maître de maison pour bien marquer son étonnement.

— Je sais, répondit Alain, j'aurais dû vous prévenir. Excusez-moi.

— Et si j'avais été absent? reprit Vincent.

— Je serais revenu.

Cela proféré avec une obstination calme et résignée.

— Enfin, entrez! Que désirez-vous? Asseyez-vous!

Ces phrases, sèches comme des ordres, ne facilitèrent pas l'intimité entre les deux hommes.

— Je vois que vous étiez en train d'écrire, hasarda le plus jeune pour se donner de l'assurance et engager la conversation.

Cette lente entrée en matière agaça Vincent et fortifia sa hâte d'en finir au plus vite avec cet importun.

— Ce que j'écrivais était sans importance. Dites-moi ce qui vous amène.

Alain hésita.

— Ce n'est pas au sujet de nos amis communs? s'enquit immédiatement Vincent, il n'y a rien de grave chez eux?

— Non.

— Alors, quoi?

Leurs regards se croisèrent et se retinrent pour la première fois. Celui du questionneur fut scrutateur, comme d'acier.

Celui de l'interrogé s'alluma à peine, eut un grésillement gris-bleu puis s'éteignit. Il quitta la vue de son hôte, il ne s'arrêta ni sur un meuble, ni sur une chaise, ni sur un tableau. Il alla au loin, brouillé, vers la croisée, sur la masse blanche laiteuse des rideaux, sur la lumière diffuse.

Alain se décida enfin à parler :

— Voilà. Nous ne nous connaissons pas beaucoup. Sans doute, vous me jugez mal ou plutôt vous ne me jugez pas.

Cette phrase, préambule sincère, corrigea légèrement l'impression de « ton neutre » ancrée dans l'esprit de Vincent. Il la trouva intelligente.

Elle ne suffit pourtant pas pour faire naître une sympathie quelconque en lui. Aucune attirance, de quelque nature qu'elle fût, ne naquit. Une fois pour toutes, ce garçon ne lui plaisait pas. Il ne correspondait ni à son idéal physique, ni à son idéal intellectuel. Il lui apparaissait comme le parfait « zéro ».

Avec impatience, il tapota sur sa table avec un coupe-papier. Ses coups redoublèrent en entendant la suite des paroles du visiteur :

— Je me trouve dans une terrible situation. J'ai perdu ma place. Je n'ai pas de quoi payer ma chambre. Je n'ai pas un sou en poche. Je ne veux plus taper mes amis. J'ai déjà des dettes envers eux. Si j'ose m'adresser à vous, sans leur en parler, c'est parce que...

Il s'arrêta, épuisé.

— Parce que...? Continuez! reprit Vincent, étonné.

— Parce que, sous votre apparence sévère, j'ai cru discerner que vous étiez bon. Je suis décidé à faire n'importe quoi pour me tirer de là. Pouvez-vous m'aider?

Vincent ne répondit pas tout de suite. Il dessina des arabesques avec son coupe-papier en pensant :

— Voilà le tapeur! Et quel culot! Je ne lui ai jamais témoigné la moindre attention et il a l'audace...!

Pour concrétiser sa pensée, il lui dit avec une nuance d'ironie :

— Vous osez vous adresser à moi. Il faut que vous soyez vraiment au bout de vos relations à taper et je dois être la « poire » finale!

— Non, risqua Alain, j'ai seulement beaucoup de considération pour vous et j'ai confiance, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai confiance.

— Il cherche à me flatter pour arriver à ses fins! se dit

Vincent qui se mit à ranger ses papiers avec désinvolture.

L'autre resta immobile, regardant toujours la fenêtre comme pour chercher le secours de la lumière.

La feuille sur laquelle était notée la pensée sur l'Amour et la Charité retint l'attention de l'écrivain occasionnel. Il la relut.

— La charité sèche, se dit-il, vais-je la faire? Par orgueil? Pour me contenter moi-même? A fonds perdus, bien entendu!

Il se leva, alla poser sa main sur l'épaule du jeune homme, épaula qu'il sentit osseuse, tombante et courbée. Ce contact donna une sorte de frisson au pauvre garçon, qui dirigea ses yeux vers le sauveteur possible, comme un chien perdu, plein d'espoir.

« Chien en détresse », cette impression effleura le dominateur. Il la rejeta rapidement. Il ne voulait pas éprouver de pitié.

— Je ne lui poserai aucune question, ni sur son passé, ni sur son métier. Dit-il vrai? Me leurre-t-il? Est-il sincère? Joue-t-il la comédie? Cherche-t-il seulement à m'extorquer de l'argent? Je ne veux pas le savoir! Je ne questionnerai même pas mes amis à son sujet. Je veux ignorer tout cela! Ça ne m'intéresse pas.

Il ne voyait que son acte de charité sans amour, acte de puissance, acte gratuit d'orgueil qu'il pouvait exercer sur cet être qui lui était indifférent et même qu'il se mettait à mépriser... et dont il malaxait l'os de l'épaule.

— Combien voulez-vous?

A ces mots autoritaires, Alain fut pris comme d'un tremblement. Un sourire, ensuite, le premier peut-être depuis longtemps, illumina son visage, mais le bienfaiteur n'y prit garde.

— Vous acceptez! Oh! Monsieur! Comment vous remercier? Je vous rembourserai.

— Je vous demande combien vous voulez, se contenta de répéter le maître.

— Ce que vous ferez sera bien.

— Tenez!

Il sortit, de son portefeuille, une liasse. Il la plaça dans la main du garçon confus. Il la serra. Ces deux mains réunies avec les billets au milieu, quel sandwich étrange d'intérêts contraires!

Alain voulut compter la somme.

— Non, ne comptez pas!

Pour marquer son honnêteté, enhardi par ce succès, il risqua une autre demande :

— Ce qu'il me faudrait surtout, c'est une situation.

Vincent n'y avait pas pensé. Jeter de l'argent, quand on en a, c'est facile. C'est le geste du lanceur de graines aux oiseaux! S'occuper d'un être, c'est un effort.

— Est-ce au-dessus de ma charité? pensa-t-il.

Il faiblit un peu. Il balança, mais rapidement il décida d'aller au bout de son acte pour qu'il prît toute sa valeur. Il préféra néanmoins remettre à plus tard cette autre partie de son « sauvetage ».

Il eut une attitude de Patron :

— Envoyez-moi votre curriculum vitae. Je vais m'occuper de vous. J'attends votre lettre.

Alain fut transfiguré, rééquilibré. Sa carrure elle-même parut élargie. Son comportement prit une expression joyeuse. Il regarda autour de lui ces meubles cossus qu'il découvrait. Il marcha dans cette pièce, foulant l'épais tapis d'un pas ferme, comme s'il était l'invité de Vincent.

Cette assurance ne gêna nullement le créateur de cette métamorphose; au contraire, elle l'amusa. Il vit là l'effet de sa supériorité, de sa force, de son emprise.

Il lui fit pourtant comprendre que l'entretien avait assez duré.

Il lui ouvrit la porte. Ils se séparèrent d'égal à égal.

**

Les jours suivants, le souvenir de cette visite ne quitta pas Vincent.

Plusieurs fois, il chercha à s'en détacher.

— J'ai fait le bien. C'est tout! Je suis content! N'y pensons plus!

— Mais pourquoi est-ce que j'attends des nouvelles?

Il guetta chaque courrier.

— Qu'attend-il, l'imbécile, pour que j'achève mon œuvre? J'ai besoin de ses renseignements. Je n'ai même pas pris son adresse!

— S'il ne m'écrit pas, je suis simplement refait!

Pour masquer son regret, il ajoutait :

— J'ai toujours décidé que je m'en foutais!

Alternatives qui marquaient, à son insu, la marche de son esprit!

Il ne se rendait pas compte que son acte prenait une autre signification, glissait...

En lui-même, il revit Alain, d'abord gauche, puis assuré. Il s'efforça de se souvenir de ses traits qui, après tout, étaient réguliers. Son aspect général prenait une apparence correcte, réservée, distinguée. Un lent travail de cristallisation s'opérait.

Mais la réalité, bientôt, reprenait sa place :

— Il n'offre aucun intérêt!

Il réfléchit encore :

— S'il est venu, c'est parce que je lui étais sympathique. Il a cru en moi. Il me l'a avoué.

De là, à imaginer autre chose, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi.

— Je comprends maintenant. Il doit m'aimer! Il doit m'aimer en secret! C'est à cause de cela qu'il a osé. Tout me le prouve : sa retenue initiale, son attitude, certaines de ses phrases...

Un éclairage nouveau se fit en lui : La certitude du sentiment d'Alain. Il l'avait capté! Il puisa, dans cette révélation strictement imaginative, une volupté de conquérant! Ainsi, à son âge, il plaisait encore! Il était recherché, peut-être un peu pour son argent, mais recherché aussi pour lui-même. Vanité! Sa charité s'élargissait dans la satisfaction de soi!

— Il m'aime...

Et il pouvait ajouter :

— Je ne l'aime pas!

Suprême domination! Il voulut s'arrêter à cette dernière réflexion.

— Ce sera l'ultime point de ma supériorité!

Il attendait quand même la lettre.

Cette lettre, il la désira de jour en jour, de plus en plus, à mesure que le temps s'écoula.

Plus elle tardait, plus il s'énervait.

— Pourquoi? Pourquoi n'écrit-il pas?

L'obsession le prit, devint intense.

— Cette charité, où me mène-t-elle? Me voilà comme un gamin à attendre!

Il se sentit puni par l'insidieuse éclosion de ce qu'il ne pouvait encore définir.

Il fut bientôt obligé d'admettre qu'un certain sentiment, qu'un certain penchant de sympathie le tenait.

— Non! cela provient de ma curiosité d'attente.

Il était traqué.

Il se surprit à rester, parfois, immobile, à sa table, le soir, ne voulant plus sortir, n'ayant plus de goût ni à lire, ni à écrire. Il n'y avait plus qu'Alain et son énigme.

Il se sentit vaincu.

Enfin la lettre arriva.

Tremblant, il ne l'ouvrit pas immédiatement. Il regarda longuement l'adresse tracée avec application et régularité. Il la tint, la tourna, la retourna, passa ses doigts sur les mots.

— Je vais le revoir!

En souriant, d'un geste brusque, il ouvrit l'enveloppe à l'aide du coupe-papier qui avait servi à marteler une autre impatience.

Dès la lecture des premières lignes, l'arc de son sourire se transforma en un long pli descendant. Sa déception fut immense.

Alain l'avertissait qu'il avait trouvé un ami et une situation. Il le remerciait de son aide. Un mandat était joint. Ces événements étaient la cause du retard de sa lettre.

Pris d'une rage fébrile, Vincent froissa nerveusement et la lettre et le mandat. Il en fit une boule qu'il jeta au loin. Il prit la feuille sur laquelle il avait écrit la pensée. Il la déchira en petits morceaux. Avec amertume, il les lâcha un à un dans sa corbeille, comme des confetti ridicules. Le hasard fit qu'un seul lambeau tomba à côté. Il se baissa pour le ramasser. En se relevant, le sang à la tête, il lut le mot rescapé, aux franges irrégulières, ce mot de chaleur qui avait manqué à son acte.

Le mot *Amour*.

ROBERT DOL.

L'AUTRE RIVE DE L'ATLANTIQUE

Presque un an a passé déjà, depuis que nous avons entretenu les lecteurs d'*Arcadie* de l'actualité américaine et anglaise (1). Depuis lors, l'eau a coulé sous les ponts de la Tamise et du Potomac, et plusieurs événements intéressants sont parvenus à notre connaissance. Le moment est donc venu d'une nouvelle « chronique anglo-saxonne »... sans oublier l'Amérique latine. Nous réservons l'Outre-Manche pour le prochain numéro d'*Arcadie*; aujourd'hui nous nous contenterons, tels les pèlerins du *Mayflower*, d'aborder aux rives du Nouveau Continent.

HEURS ET MALHEURS DES HOMOPHILES AMERICAINS.

Comme toujours, nos frères homophiles des Etats-Unis ont connu, au cours de ces mois écoulés, des heurs et malheurs alternés — ou simultanés.

Côtés malheurs, de virulentes campagnes policières anti-homosexuelles, et, bien sûr, des condamnations en justice. Le directeur de l'*Adonis Pen Pal club* (club de correspondance entre homophiles) a été arrêté et condamné à une forte peine de prison; tous ses abonnés ont été interrogés par la police, et plusieurs d'entre eux ont perdu leur situation à la suite de ces interrogatoires... — A Chicago, au mois de mai, une rafle de police chez un homosexuel qui avait organisé dans sa maison une « party » a abouti à une publicité si scandaleuse que tous les participants ont eu leurs noms imprimés dans les journaux et ont perdu leur situation... — A New-York, plusieurs bars homosexuels ont vu leur licence révoquée; un article du journaliste Robert C. Doty, dans le *New-York Times* du 3 janvier 1964, affirmait que l'invasion de New-York par les homosexuels était devenue un danger d'importance nationale... — Affolée par

(1) *Arcadie*, n° 121, janvier 1964, « Les cousins d'Amérique » et « Nos amis d'Angleterre ».

L'AUTRE RIVE

ce danger, la direction de la American Telephone and Telegraph Company a fait installer des caméras de télévision en circuit fermé dans les W.C. de ses ateliers et bureaux, pour surveiller ce qui s'y passait; mais le syndicat du personnel a menacé de déclencher une grève de protestation, et les caméras ont été enlevées... — A la suite de scènes de débauche scandaleuses, la police a entrepris des rafles monstres pour ramener l'ordre au Parc National de Yosemite (janvier 1964)... — A Los Angeles, l'Hôtel Hilton de Beverly Hill où devait se tenir une réunion organisée par la Mattachine Society, a reçu de la police le « conseil » de résilier la location de la salle... et s'est empressé d'obéir (août 1964).

Une vague de puritanisme s'est déclenchée contre la « littérature pornographique » : de nombreuses publications ont été saisies dans les kiosques, et plusieurs procès engagés.

Parmi ces incidents le plus symptomatique est peut-être la condamnation définitive du *Black Cat Café*, bar homosexuel célèbre de San Francisco, qui soutenait depuis 1948 (!) une série de procès contre le Bureau de Contrôle des boissons alcooliques pour garder le droit à l'existence. Il a finalement fermé ses portes, victime des lois anti-homosexuelles et (selon la *Mattachine Review*) de « l'inevitable ascension de la bureaucratie » aux Etats-Unis.

A inscrire également dans la colonne des « malheurs », la publicité donnée (en mars 1964) par la presse américaine à l'existence d'une liste ultra-secrète de 847 personnes considérées comme « risques graves pour la sécurité des Etats-Unis », établie en 1957 par l'ancien chef du Bureau de la Sécurité au Département d'Etat et tenue à jour depuis lors. Comme cette liste, d'après certaines indiscrétions recueillies à son sujet, comprendrait des noms « de communistes, d'homosexuels, de drogués, d'alcooliques et de dégénérés sexuels », l'opinion publique américaine est ainsi, une fois de plus, incitée à mettre dans le même sac homosexualité et anti-patriotisme, avec toutes les conséquences qu'on peut aisément deviner.

Même résultat déplorable pour une émission de radio consacrée à l'homosexualité par la chaîne KNX les 13, 14 et 15 mai. Malgré l'intervention de quelques porte-parole homosexuels, le ton général de l'émission a été violemment hostile, présentant les homosexuels comme des êtres pervers, toujours prêts à s'attaquer aux enfants et aux adolescents,

porteurs de maladies, etc... « C'est là, malheureusement, ce que nous obtenons de la plupart des postes de radio concernant l'homosexualité », avoue la revue *One*. Félicitons-nous donc, une fois encore, du silence de l'O.R.T.F. à notre sujet!

Certains Arcadiens le regrettent, on se demande bien pourquoi : quel serait l'avantage, en vérité, d'entendre sur les ondes une interview d'André Baudry, si elle devait être suivie de commentaires hostiles et de pseudo-témoignages conformistes et puritains?

A mi-chemin entre les « heurs » et les « malheurs », il convient de relever la pittoresque aventure du Comité législatif d'enquête de Floride (« Johns Committee ») qui, chargé d'une grande enquête officielle sur le problème homosexuel (on sait que la Floride est un des Etats les plus violemment anti-homosexuels d'Amérique), a publié en mars 1964 une brochure intitulée *Homosexuality and Citizenship in Florida* (« Homosexualité et citoyenneté en Floride »), si pleine de photos et de textes scabreux que le Procureur général (State Attorney) de Miami l'a interdite comme obscène et pornographique! Le *Miami Herald* a réclamé la dissolution du Comité d'enquête, accusé de transformer le problème homosexuel en une « véritable obsession ». Et la brochure, destinée, dans l'esprit de ses auteurs, à constituer une arme de choc contre les homosexuels, se vend maintenant sous le manteau... dans les cercles homophiles, qu'attire sa réputation d'obscénité!

Egalement « à mi-chemin » de l'heureux et du malheureux, le sort réservé au nouveau film de Kenneth Anger (l'auteur de *Feux d'artifice*, que connaissent bien les lecteurs d'*Arcadie*), intitulé *Scorpio Rising* : il a été, presque en même temps, interdit par la police pour obscénité et honoré d'un prix de 10 000 dollars de la Ford Foundation!

Passons maintenant aux nouvelles agréables. Diverses personnalités continuent à prendre, plus ou moins nettement, position en faveur d'un changement de loi sur le modèle du nouveau code pénal de l'Illinois (qui, on le sait, s'inspire de la loi française, en ce sens que l'homosexualité entre adultes consentants n'y est plus considérée comme un délit) : le professeur Edwin M. Schur, de l'Université de Californie, l'Association des Avocats de Pennsylvanie (*Pennsylvania Bar Association*), etc...

Dans un autre domaine, reconnaissons que la police américaine fait parfois preuve d'un libéralisme inattendu : elle laisse représenter, à San Francisco, au Haight Theatre, une revue de music-hall archi-homosexuelle, avec travestis, athlètes presque nus dans des poses suggestives, etc... On peut imaginer l'atmosphère de la salle (où, au témoignage de la revue *One*, le public est 100 % homosexuel) !

ENCORE UNE « AFFAIRE »...

Au moment où nous terminons la rédaction de cette chronique (1^{er} novembre 1964), nous ignorons ce que seront les suites d'une nouvelle et dramatique « affaire » qui a éclaté, dans l'entourage immédiat du Président Johnson, en pleine campagne électorale présidentielle. Nous voulons parler, bien entendu, de l'arrestation de M. Jenkins, conseiller de la Maison Blanche, dans les lavabos de l'immeuble de l'Association chrétienne des jeunes gens (!), où il se livrait à des « actes indécents ». Cette nouvelle éclatait comme une bombe le 14 octobre, et aussitôt le sénateur Goldwater, dont le slogan électoral est la « moralité », s'empara de l'arme qui lui était si miraculeusement offerte et réclamait un coup de balai général dans l'entourage du Président. En fait, la chute de M. Khrouchtchev, survenue le lendemain, occupa vite le devant de la scène de l'actualité, et l'« affaire Jenkins » n'eut pas, sur le moment tout au moins, le caractère dramatique qu'on aurait pu craindre. M. Jenkins n'a pas, du reste, été accusé de trahison ou de violation de secret d'Etat, à l'inverse du trop fameux Vassall en Angleterre, et son arrestation n'a donc pas eu les mêmes répercussions sur le plan de la sécurité nationale; mais sans plus attendre, tous les fonctionnaires de la Maison Blanche ont dû remplir des questionnaires relatifs à leur vie privée, et certifier sous serment qu'ils n'avaient jamais fait l'objet d'une arrestation ou d'une inculpation (car M. Jenkins n'en était pas à sa première « affaire », et c'était surtout cela qu'on reprochait au Président Johnson).

L'avenir nous dira si M. Johnson, une fois réélu, donnera à ses adversaires la satisfaction de le voir procéder à une « chasse aux sorcières » au sein de sa propre équipe. Mais, de toute façon, de tels incidents, en sensibilisant le public américain, ne peuvent que retarder et rendre plus difficile

l'évolution des lois que réclament nos amis homophiles d'Outre-Atlantique (*).

Notons, en passant, l'attitude courageuse et honnête de Mme Johnson, qui, apprenant l'arrestation de M. Jenkins, déclara que cela ne lui ôtait rien de son amitié ni de sa confiance en lui. Bravo Coccinelle! (puisque tel est, on le sait, le surnom de Mme Johnson : *Lady Bird*).

L'HOMOPHILIE ET LA GRANDE PRESSE.

Ce qui aura surtout marqué cette année 1964 pour les homosexuels américains, c'aura été la publication de deux articles retentissants dans la presse : celui du *New-York Times* du 3 janvier, auquel nous avons déjà fait allusion plus haut, et surtout celui de *Life* du 27 juillet.

Dans le *New-York Times*, le journaliste Robert C. Doty étalait aux yeux de ses lecteurs l'« envahissement » de la grande métropole américaine par les homosexuels qui, selon lui, ont « colonisé » plusieurs quartiers de la ville, et dont le nombre ne cesse de s'accroître en raison de l'afflux des homosexuels de tous les Etats-Unis qui accourent à New-York comme au paradis terrestre. Bien que cet article ait été écrit sur un ton assez neutre, son caractère « sensationnel », les précisions qu'il donnait sur les restaurants, les magasins, les bars, les lieux de rencontre homosexuels, ont sensibilisé le public new-yorkais sur ce problème et ont entraîné de violentes réactions anti-homosexuelles de la police et de divers milieux politiques et religieux.

Beaucoup plus équilibré, beaucoup plus important aussi par l'immensité de sa diffusion, est l'article de *Life* du 27 juillet, intitulé *Homosexuality in America*. Nombreux sont les lecteurs d'*Arcadie* qui ont lu cet article, exceptionnel à tous égards. *Life* (dont la formule et la présentation, toutes proportions gardées, rappellent *Match*) est sans doute l'hebdomadaire le plus répandu du monde, et son tirage doit être de plusieurs millions d'exemplaires. On imagine, par conséquent, l'importance que revêt un article de 14 pages, illustré de nombreuses photos, dans cette publication : des millions de lecteurs, à travers le monde, vont juger l'homosexualité d'après ce qu'en aura dit *Life*. Or,

(*) Il semble que M. Johnson ait choisi de laisser « dormir » l'affaire : cette attitude est toute à l'honneur de son intelligence politique [note du 1^{er} déc. 1964].

— chose presque incroyable! — l'ensemble de l'article est d'une remarquable pondération et d'un parfait bon sens. Les côtés sombres de l'homosexualité ne sont pas dissimulés : exhibitionnistes, travestis, débauchés, etc... Certains aspects plus particulièrement américains sont aussi exposés : fétichisme des vêtements de cuir, des motos de forte cylindrée, etc..., parmi les homosexuels qui ont l'« obsession » de la virilité. Mais, à côté de ces aspects sinistres ou ridicules, l'article de *Life* parle aussi de la vie de l'homosexuel moyen, de ses angoisses, de ses problèmes.

Il cite les opinions des savants, des juristes, des théologiens qui estiment que les lois condamnant l'homosexualité devraient être supprimées. Il critique enfin, avec efficacité, le préjugé ridicule qui veut que les homosexuels constituent un « risque pour la sécurité » du pays où ils vivent.

Tout cela est excellent. Bien entendu, la partie consacrée aux différentes théories scientifiques mêle le meilleur et le pire (on ne pouvait pas exiger d'un hebdomadaire à grand tirage qu'il présente à ses lecteurs uniquement le point de vue des homosexuels en passant sous silence celui de leurs adversaires); mais — hélas! — les rédacteurs de *Life* ont cru devoir donner un large écho à l'opinion de l'Académie de Médecine de New-York qui, prenant trop au sérieux certaines outrances des dirigeants de *One*, considère que les homosexuels constituent un « groupe minoritaire », — une « sub-culture » — avec toutes les conséquences qu'une telle position entraîne. Nous avons dans un récent éditorial d'*Arcadie*, exprimé notre inquiétude à ce sujet et défini notre position, radicalement opposée, il faut bien le dire, à celle de nos confrères de *One* (2).

PUBLICATIONS ET GROUPES HOMOPHILES.

Ceci nous amène, tout naturellement, à parler de l'activité de ces « mouvements » homophiles américains, qui se multiplient quelque peu (il en existe, à notre connaissance, une bonne dizaine, mais *One* et *Mattachine* restent, de loin, les plus importants). La plupart de ces groupements sont, du reste, très petits — quelques dizaines ou centaines d'adhérents tout au plus, généralement très localisés. Il n'y a là rien de comparable (sauf *One* et *Mattachine*, peut-être) à un mouvement tel qu'*Arcadie*, qui groupe des milliers

(2) *Le plus grave danger*, dans *Arcadie*, n° 129, septembre 1964.

d'homophiles de tous les pays de langue française, italienne et espagnole.

Rien de commun non plus entre notre revue, de haute tenue littéraire et scientifique, et les petits bulletins plus ou moins ronéotypés qui constituent les moyens d'expression de ces groupes et groupuscules.

Leur agressivité n'en est pas amoindrie pour autant d'ailleurs (nous recommandons, aux amateurs de saine rigolade, l'article hystérique de M. Hollister Barnes contre la France, dans le numéro de *One* de juillet 1964 : les lecteurs d'*Arcadie* y apprendront avec stupéfaction que nous vivons, à Paris, sous un régime de terreur puritaine, et que nos lois sont plus arriérées que celles des pays fascistes. Curieux jugement, de la part d'un citoyen du pays où la « sodomie » est encore condamnée comme un crime alors que la France y a renoncé en... 1790!).

Un article de *Citizen News* de San-Francisco (octobre 1964), sous le titre énergique de *Keep your mouth shut* (« Bouclez-la »), décrit les méthodes de la police et de la justice californiennes, et vraiment il y a de quoi avoir des frissons dans le dos.

Parmi les articles les plus intéressants publiés dans les revues homophiles américaines, citons (*One*, décembre 1963) une étude de W.Dorr Legg intitulée *L'échec de l'Eglise* (exagérément optimiste, peut-être, lorsqu'il affirme que d'ici peu les religions paraîtront aussi démodées que les dinosaures!) et un article sensible et modéré, sur le problème des « unions » entre amis, intitulé *Homosexual Ethic*, dans *Citizen News* d'octobre 1964. Dans le n° 18 de *Homophile Studies*, une intéressante étude d'un médecin du siècle dernier sur l'homosexualité chez les Indiens Pueblos (malheureusement assaisonnée d'un commentaire prétentieux), et une très divertissante ânerie d'un certain J.P. Starr qui affirme, entre autres choses, que « le viol des jeunes garçons par les hommes est une institution chrétienne » et que « l'Eglise tirait des revenus de la vente des indulgences qui autorisaient ces pratiques ». Pas moins...! comme disait Marius.

Ces quelques exemples montreront une nouvelle fois aux lecteurs d'*Arcadie* que, décidément, les dirigeants de *One* et nous ne sommes pas branchés « sur la même longueur d'ondes ».

On pourrait en dire autant, et davantage encore, de certaines autres « revues homophiles » des Etats-Unis, telle

cette nouvelle revue *Fact*, éditée par Ralph Ginzburg (l'éditeur d'*Eros*, célèbre par ses démêlés avec la justice américaine), qui se spécialise dans les sujets à scandale : homosexualité et problème noir, symbolisme sexuel de Noël, etc...; tel encore ce bi-mensuel de San-Francisco intitulé *Citizen News*, qui, dans un style vulgaire et tapageur, fait de la réclame pour les magasins « comme ça », les vêtements efféminés, les bars « où on s'amuse » et le « *Lavender Baedeker* » (répertoire de toutes les « bonnes adresses des Etats-Unis ») et publie des petites annonces qui — en Europe — seraient considérées comme de pures et simples publicités pour la prostitution. Quelle image, hélas, ces homosexuels californiens donnent d'eux mêmes!

Bien entendu, à côté de ces choses plutôt navrantes, on a plaisir à lire, dans *One* et *Mattachine Review*, des textes excellents, par exemple la nouvelle de James Colton, *Red Leaves* (*One*, mars 1964); et on salue avec sympathie une nouvelle revue, *Dorian Vignettes*, publiée par *Mattachine* et consacrée uniquement à des nouvelles et à des poésies d'inspiration homophile.

Les activités des mouvements homophiles américains se poursuivent, dans divers domaines, conférences, débats, interventions à la radio et à la télévision, etc... *One* a finalement réussi à mettre sur pied son voyage en Europe, dont on parlait depuis plusieurs années. Il a groupé une quinzaine de participants et les a conduits à Copenhague, Amsterdam, Londres, Paris, Zurich, Munich, Venise, Rome et Naples; à Paris, ils ont été reçus au Club de la rue Béranger au cours d'une soirée d'amitié franco-américaine qui avait amené dans le local du club la foule des grands jours! (octobre 1964).

Signalons, avec la sympathie et les vœux de rigueur, la naissance d'une nouvelle revue homophile, de présentation assez réussie : *Drum*, issu de la petite revue *Janus* qui, elle, disparaît. Son adresse : 34 S. 17th Street, Philadelphia (Pennsylvanie). Peut-être aurons-nous, grâce à elle, une vision moins étroitement « californienne » de l'actualité qu'avec les autres revues, qui sont toutes plus ou moins de Los Angeles ou de San-Francisco!

LIVRES HOMOPHILES.

L'édition américaine est toujours si abondante qu'il est hors de question de citer tout ce qui se publie touchant

l'homosexualité. Tenons-nous en aux principaux titres.

Parmi les romans, *Atrocity* de « Ka-Tzetnik 135-633 », consacré aux horreurs (érotiques et autres) d'un camp de concentration nazi; *Lost on Twilight Road* (« Perdu au crépuscule ») de James Colton, genre de roman « réaliste » assez mélodramatique mais plutôt sympathique; *Honey on the Moon* (« Miel sur la lune ») de Maude Hutchins, qui relate l'histoire d'un homosexuel marié; *Latitudes of Love* (« Les latitudes de l'amour ») de Thomas Doremus, sorte d'autobiographie imaginaire d'un homosexuel très « libre »; *Radcliffe*, de David Storey, qui raconte (avec beaucoup de talent, paraît-il) l'histoire d'un intellectuel et d'un homme du peuple.

A signaler à part, *A Single Man* (« Un homme seul ») de Christopher Isherwood, qu'on nous présente comme l'un des meilleurs livres de cet écrivain célèbre et « le roman le plus foncièrement honnête qui ait jamais été écrit sur la vie intime d'un homosexuel ». Etant donné la notoriété de l'auteur, nous pouvons peut-être espérer un jour une traduction française...

Notons, en outre, que la traduction américaine de *Notre-Dame des Fleurs* connaît un immense succès outre-Atlantique.

Dans le domaine des études et essais, cher au public américain, signalons Henrik M. Ruitenbeek, *The Problem of Homosexuality in Modern Society* (New-York, E.P. Dutton et Cie, 1963), anthologie de seize articles de psychologues, psychiatres et psychanalystes sur l'homosexualité; Jess Stearn, *The Grapevine* (« La vigne », New-York, Doubleday, 1964), enquête sur les lesbiennes; Helmut Thielicke, *The Ethics of Sex* (« L'éthique du sexe » : New-York, Harper et Row, 1964), très important en raison de l'attitude libérale adoptée par l'auteur, ancien professeur de théologie protestante à l'Université de Tubingen et aujourd'hui recteur de l'Université de Hambourg; Victoria Ocampo, 338.171.T.E. (*Lawrence of Arabia*) (New-York, Dutton, 1963), excellente biographie de Lawrence, bien que peu explicite sur le côté homosexuel du héros.

Surtout important est le second livre de Donald Webster Cory (l'auteur de *L'Homosexuel en Amérique*, « classique » du genre) intitulé *The Homosexual and his Society: a view from within* (« L'homosexuel et sa société, vu de l'intérieur » : New-York, Citadel Press, 1963). Donald W. Cory développe dans ce livre la thèse que les homosexuels cons-

tituent un monde à part, une « société » qui réclame un statut particulier. C'est là un point de vue que nous, homophiles européens, considérons comme absurde et contraire à la réalité, mais en Amérique il impressionne assez fortement le public. Certains responsables homophiles ont violemment critiqué le livre de Cory, estimant qu'il donne de la « société homosexuelle » une image trop déplaisante; à quoi Cory répond qu'il a voulu décrire les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'elles devraient être. De toute façon, c'est un ouvrage qui a fait et qui continuera à faire parler de lui.

Du côté « dames », on signale particulièrement *Unlike Others*, roman de Valérie Taylor, et *The Group*, de Mary Mc Carthy, qui raconte l'histoire de huit anciennes élèves du collège de Vassar. *By Cecile*, de Thereska Torres, est inspiré de *Claudine à l'école*, de Colette.

MIEUX VAUT EN RIRE...

Une chronique d'Amérique ne serait jamais complète s'il n'y avait la note bouffonne de rigueur. Aujourd'hui elle nous est donnée par la vogue des « gadgets » ou objets divers, à usage des homosexuels, ornés de dessins et de légendes souvent très osées. Ainsi ce caleçon, pour lequel *One* fait de la publicité, sur lequel on voit un dessin représentant Don Quichotte brandissant une lance... ramollie, avec ces mots : « Once a Knight is enough ». Laissons aux connaisseurs de la langue anglaise le soin de traduire, avec le jeu de mots!

Avouons que c'est également dans la catégorie des bouffonneries que nous aurions tendance à classer la nouvelle suivante, très sérieuse pourtant, divulguée par le docteur *Journal of the National Medical Association* : une femme est devenue enceinte à la suite d'un rapport lesbien! Explication : sa partenaire venait d'avoir des relations avec son mari, et, sans prendre le temps de faire sa toilette, elle s'était précipitée dans le lit de son amie... On ne dit pas qui, juridiquement, est considéré comme père de l'enfant.

Ce qui, malgré leurs outrances et leur fréquent manque de goût, fait le charme de la plupart des revues américaines consacrées à l'homosexualité, c'est — à la différence, hélas, d'*Arcadie!* — leur sens de l'humour, typiquement anglo-saxon dans ce que ce terme a de plus sympathique. A côté d'articles virulents et agressifs, il n'est pas rare d'y trouver

des pages souriantes et saines, qu'on apprécie d'autant plus que, comme l'a dit je ne sais plus quel critique, « les homosexuels n'ont que trop tendance à se prendre au tragique ». A cet égard, les revues *Drum* et *Citizen News* de San-Francisco méritent la palme d'honneur, avec leurs articles intitulés « Heterosexuality in America ». Sur le modèle de la grande enquête de *Life* sur « L'homosexualité en Amérique » dont nous avons parlé plus haut, ces deux revues ont entrepris de révéler à leurs lecteurs l'existence d'un d'un autre problème national : l'existence, aux Etats-Unis, de millions d'hétérosexuels qui mènent une vie « souvent sordide et honteuse », fréquentant des bars où ils trouvent des filles, infestant certaines allées des jardins publics par des exhibitions scandaleuses avec leurs petites amies, soumis à des chantages à cause de leurs relations hors-mariage avec leurs maîtresses, etc... Ces articles sont illustrés d'images telles qu'une prostituée embarquée par la police, avec le titre : « Une hétérosexuelle arrêtée pour ses méfaits », ou encore des soldats en armes avec le titre « Jeunes gens casqués armés de matraques et accompagnés de chiens féroces ».

C'est là d'excellente plaisanterie (et qui rappelle ce que disait un Arcadien fort spirituel, à l'occasion d'un meurtre passionnel assez sordide où un homme avait tué et dépecé sauvagement son ancienne maîtresse : « Qu'attend-on pour interdire ce fléau social qu'est l'hétérosexualité ? »). La note finale de rire est donnée, paraît-il, par un lecteur de *Citizen News* qui, choqué par cet article (et n'ayant apparemment pas vu la plaisanterie), a écrit à la rédaction de la revue pour protester contre cette vue exagérément sordide de l'hétérosexualité : « Tous les hétérosexuels ne sont pas comme ça », conclut-il. Et les homosexuels, alors ?

LE CANADA.

Le Canada, jusqu'à présent, s'est surtout signalé, dans le domaine de l'homosexualité, par un puritanisme particulièrement virulent et anachronique. Cette tradition y est toujours vivace, comme le prouve le livre récent de l'abbé François Dantec sur le mariage chrétien, qu'un critique juge « puéril, superficiel et aussi démodé qu'un animal préhistorique ».

De même, les campagnes de police contre le « vice » sont toujours à l'ordre du jour : à Toronto, l'inspecteur Thurston,

chef du *Morality Squad*, a déclenché une véritable terreur anti-homosexuelle.

Mais l'atmosphère semble changer assez rapidement. A Toronto même, on a vu un juge, nommé Graham, déclarer publiquement que les homosexuels ont droit à la protection des lois comme tous les citoyens et condamner à la prison trois jeunes gens qui avaient dévalisé un homosexuel — sévérité inouïe !

Surtout, les bars et autres « boîtes » homosexuelles semblent se multiplier à Montréal et dans quelques autres grandes villes, et des mouvements homophiles commencent à s'organiser au grand jour. Ils profitent du libéralisme des lois sur la presse, qui sont moins sévères qu'aux Etats-Unis. Ainsi, pour que les douanes puissent interdire l'entrée du territoire canadien à une publication jugée « obscène », il faut un jugement en bonne et due forme, tandis qu'aux Etats-Unis il suffit d'une décision des autorités postales.

Malheureusement, il faut bien avouer que jusqu'à présent cette liberté a surtout abouti à la naissance de publications d'un genre assez désolant, tapageur, superficiel et vulgaire, tel ce « tabloïd » de Toronto intitulé *Gay*, qui se définit lui-même « folle et frivole », et cette autre revue de Toronto, *Two*, qui se consacre à des articles sur les travestis et à des réclames pour les bars homosexuels. Quant à *TAB*, autre publication « homophile », il se spécialise dans les petites annonces d'un genre qui en France, serait tout bonnement impensable !

L'AMERIQUE LATINE.

Le voyage du Général de Gaulle en Amérique latine a valu aux Français d'être submergés, pendant un mois, d'émission de radio et de télévision, de films et d'articles de journaux sur cet immense continent de langue espagnole et portugaise, mais il ne semble pas que rien nous ait été dit sur les problèmes sexuels de ces pays.

Et pourtant ! en comparaison du catholicisme arriéré et médiéval qui sévit à Quito et à Asuncion, le puritanisme anglo-saxon fait figure de doctrine progressiste. Là-bas, il n'est question ni de mouvements homophiles, ni de littérature homophile, ni même de droit des homophiles à l'existence : on en est encore aux termes de « dégénérés », « pervers », « invertis », etc..., et quand on en parle dans

la presse c'est pour signaler des rafles de police, des crimes sordides, des scandales, ou pour réclamer des sanctions plus sévères encore. Le Pérou semble se distinguer tout particulièrement, à la fois par l'ampleur de sa vague de criminalité et par la vigueur de sa répression : une dépêche de l'agence Reuter, du 17 août 1964, annonçait que 1 500 personnes avaient été arrêtées à Lima, parmi lesquelles « de nombreux homosexuels », et que ces personnes seraient envoyées dans un camp d'internement en pleine forêt vierge — l'« enfer vert ».

A Caracas, capitale du Venezuela, plus « américanisée », les moralistes se plaignent de l'envahissement des rues par les efféminés.

A Quito (Equateur), un « vertueux » journaliste dépeint à ses lecteurs (journal *El Comercio*) les abîmes de décadence où tombent la France et l'Angleterre infectées du virus de l'homosexualité.

En Colombie, c'est un nommé José Gera qui se fait le défenseur de la famille et du foyer, menacés par l'homosexualité ambiante; et, à Bogota, la police découvre des « centres de corruption » qui mettent en cause un professeur de l'Université nationale.

La mentalité de ces pays est déformée par le « machismo », le culte de la super-virilité, qui fait considérer comme déshonorant tout soupçon d'efféminisation et qui oblige les homosexuels à devenir, soit des prostitués livrés à tous les outrages, soit des refoulés condamnés à la dissimulation perpétuelle.

Et, comme résultat de cette atmosphère étouffante, des faits divers comme le suicide, dans un hôtel de Bogota, le 13 novembre 1963, du jeune vénézuélien Gilberto Antonio Arroyo, âgé de 18 ans, qui laisse à son ami la lettre suivante : « Mon amour, j'aurai du courage pour le faire; je t'aime et je ne peux vivre sans toi. Ne te torture pas, vis heureux, ceci est la preuve que je t'aime, pardonne-moi et sois heureux. Je t'aime avec toute ma vie. Adieu pour toujours ». Et les journaux de Bogota impriment ces lignes déchirantes sans un mot de pitié ou de compréhension.

Ce n'est pas seulement sur le plan économique qu'il y a des pays sous-développés! (3).

(3) Excellent tableau, très documenté, de l'homosexualité en Amérique latine, par George Francis, *La Vida Alegre*, dans *One*, mai 1964, p. 19-23.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

UN CHANT D'AMOUR

de FRÉDÉRIC PROKOSCH (1).

Fidèle au genre qu'il avait adopté dans *Les Asiatiques* et dans *Hasards de l'Arabie heureuse*, Prokosch a voulu qu'*Un chant d'amour* fût un roman hétérosexuel baignant dans un climat homosexuel. C'est l'histoire d'un adolescent, Henry, qui poursuit sans succès de ses assiduités sa petite cousine Stella; le jeune homme est doué d'une nature essentiellement réceptive et passive, en contraste avec le caractère autoritaire de Stella, qui se dérobe sans cesse à ses approches et s'ingénie coquettement à exacerber son désir.

L'œuvre abonde en traits de sensualité et en touches d'érotisme, dans la manière de l'auteur, d'où un éparpillement des composantes affectives jusque dans le domaine interdit...

C'est ainsi que dès les premières pages le petit Henry, encore enfant et déjà orphelin, est recueilli par un ménage de garçons : un jeune baron et son ami Sepp. L'aristocrate est dépeint comme une véritable affiche : « Il arrivait que le baron apparût en grand décolleté, drapé dans une mantille espagnole et les yeux soulignés d'un maquillage épais, ou serré dans une longue robe luisante de chez Fortuny, avec d'énormes pendants d'oreilles en cristal de roche, ou encore coiffé d'un turban de satin bleu sur une série de bouclettes collées à son front, ou avec un chapeau de tulle compliqué garni d'une masse de muguets, un boa de plumes sur les épaules et un éventail de dentelle noire à la main. » Quant à Sepp, c'était « un jeune écuyer aux cheveux noirs, avec un sourire narquois sur une face de satyre ».

Un peu plus tard, dans un collège des Etats-Unis, Henry a pour condisciple et voisin de lit — la règle était que les élèves fussent deux par chambre — Latimer Peck, homophile-né qui d'entrée de jeu l'informe sans ambages et d'une voix suraiguë : « J'ai horreur des femmes; elles me dégoûtent. Ces hanches étalées, ces poitrines tombantes, ces fesses rebondies! Les femmes sont faites pour porter les enfants; elles devraient s'en tenir à cette fonction. » D'où ce jugement abrupt formulé par un autre élève : « Latimer Peck n'est qu'une prétentieuse vieille tante. Il a envisagé plusieurs fois de se suicider et je ne l'en blâme pas; je me couperais la jugulaire si j'étais Latimer. »

Quelques années après, Stella, fine mouche, remarque qu'Henry

(1) Arthème Fayard, 1961. 370 pages. Prix : 20 F.

n'est pas insensible au charme prenant du jeune Tony, « beau garçon en pull-over jaune et pantalon de velours côtelé, à la voix enjôleuse et au sourire éblouissant. » Perfidement elle lance à Henry, avant de le laisser à ses méditations, cette flèche de Parthe : « Tu as eu un gros béguin pour lui, n'est-ce pas ? Ne t'en défends pas : tu te crispes toujours dès que je prononce son nom... »

La situation s'éclaire davantage sur la vie privée du beau Tony lorsque celui-ci, ne cachant pas son enthousiasme pour un autre camarade nommé Paolo, déclare à Stella sur un ton de bravade : « Paolo est adorable. C'est un chou. Je suis attaché au petit Paolo », ce qui lui attire cette réplique cinglante de la jeune fille qui n'a pas froid aux yeux : « Je ne savais pas que tu en pinçais pour Paolo à ce point-là ! Que dirait ton cher ami le comte Alberti s'il t'entendait ? Nous savons tous que tu es un tantinet gigolo... »

Il n'est jusqu'au jeune Dusty, élève sérieux et irréprochable, qui dévoré de complexes, n'éprouve de torturantes appréhensions, dont il s'ouvre à Henry : « Et si j'étais pédéraste ? Papa me mettrait toujours en garde contre ce danger ; il me disait qu'il me déshériterait si jamais je devenais une tapette. »

Mais tout cela, je dois le redire, ce sont les à-côtés, le décor, l'atmosphère ensorcelante d'une adolescence tourmentée et tâtonnante, qui rappellent à plus d'un titre *La retenue*, de Jean-Paul Aron. L'auteur a voulu que le vrai sujet fût la perpétuelle quête d'Henry dans le sillage de Stella. Bon gré, mal gré, nous emboîtons le pas, emportés que nous sommes par la puissance narrative de Prohosh, son sens aigu des situations, son style coloré et la pointe de piment dont il corse savamment la sauce... Est-il besoin d'ajouter qu'en plus de ces atouts maîtres les digressions dont je me suis complaisamment fait l'écho ne sont pas pour nous déplaire ?

RAYMOND LEDUC.

ONE

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 35 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

CINÉMA

HAUTE INFIDÉLITÉ

film italien en 4 sketches de FRANCO ROSSI,

ELIO PETRI,

LUCIANO SALCE,

MARIO MONICELLI.

Un seul de ces sketches, à dire vrai, nous intéresse directement. Mais tous sont divertissants et bien conduits.

Pour une fois, par la grâce de Franco Rossi, l'homophilie à l'écran n'est ni odieuse, ni grotesque. Marquons ce jour d'une pierre blanche.

L'auteur n'a eu besoin de recourir ni à un thème historique, ni aux amitiés adolescentes, ni à un masque quelconque.

C'est une petite chronique très quotidienne de la vie dans une pension assez modeste, en fin de saison, sur une plage banale.

Cette peinture n'en était que plus difficile et n'en est que plus réussie.

L'anecdote est bien simple : un mari croit sa femme en butte aux assiduités d'un jeune homme qui se trouve sans cesse sur le passage du couple. Et cela jusqu'au jour où il doit se rendre à l'évidence : ce n'est pas sa femme mais lui-même qui captive le jeune poursuivant.

Il a l'intelligence de ne faire montre d'aucune indignation. Plus gêné que flatté, il décourage celui qui vient si naïvement de lui confesser son penchant.

Ce qui est remarquable c'est l'incarnation par un bel acteur anglais, John Francis-Law, sans mièvrerie, ni fanfaronnade, du rôle de l'homophile.

Est-il excessif de prétendre que toute la sympathie de Rossi va à ce dernier ?

Entre Nino Manfredi qui joue très finement le mari, installateur d'appareils sanitaires, et John Francis-Law, archéologue et orientaliste, la balance n'est pas égale.

Certes il s'agit d'un film comique et il doit obéir aux lois du genre.

La requête de l'homophile est humble et discrète — il se contenterait d'une présence — elle n'en est que plus touchante.

Si on l'écarte c'est sans rudesse, avec quelque timidité.

Que nous voici loin des poncifs qui traînent partout, de ces films où l'on met en scène des homosexuels névrosés, balançant entre meurtre et suicide, quand ce ne sont pas des fantoches de la pire espèce.

Pour l'épouse de Manfredi la méprise a été totale : elle s'est crue courtisée et elle fait bien rire son mari en lui assurant qu'elle ne l'a pas trompé.

Moi non plus, rétorque-t-il, et tu ne peux cependant pas savoir quelle occasion exceptionnelle j'ai eu de le faire.

Je garderai, quant à moi, le souvenir le meilleur de cette peinture peu appuyée, toute en demi-teintes, d'un tact aussi rare, qui est un exemple assez parfait de ce que pourrait être un cinéma de mœurs intellectuellement honnêtes.

SINCLAIR.

RELIURES

1964-1965

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

Dr GILBERT ROBIN

« L'ÉNIGME SEXUELLE D'HENRI III »

Wesmaël-Charlier — 210 p. — 9,90 F

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE LÉOPOLD

RESTAURANT

Nouveau cadre — Nouvelle formule

22, rue Léopold-Bellan, PARIS-2^e (Tél. : 236-40-87)

(Métros Bourse - Sentier)

Fermé le lundi

REVEILLONS

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

— FETES DE FIN D'ANNEE —

Soirée de Noël : Dîners prolongés

Soirée du Jour de l'An : Réveillon

Réservez votre table

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

EN PLEIN CENTRE DU MARAIS
DANS UN CADRE DIGNE DE VOUS RECEVOIR

CHRISTOPHER

Restaurant

Déjeuners d'affaires
Dîners aux chandelles
Soupers après spectacle
Chaque jour jusqu'à
l'aube

11, rue Beautreillis
PARIS-4^e
Réserv. 272-39-30
Métro : Saint-Paul,
Bastille, Sully-Morland